Maria
Chapdelaine

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Maria Chapdelaine / Louis Hémon
Nom : Hémon, Louis, 1880-1913, auteur
Identifiants : Canadiana 20200089757 | ISBN 9782897835330
Classification : LCC PQ2615.E35 M3 2020 | CDD 843/.912–dc23

© 2013 Les éditions JCL
© 2020 Les Éditeurs réunis

Photo de la couverture : Magdalena Russoka, Trevillion Images

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
leseditiursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

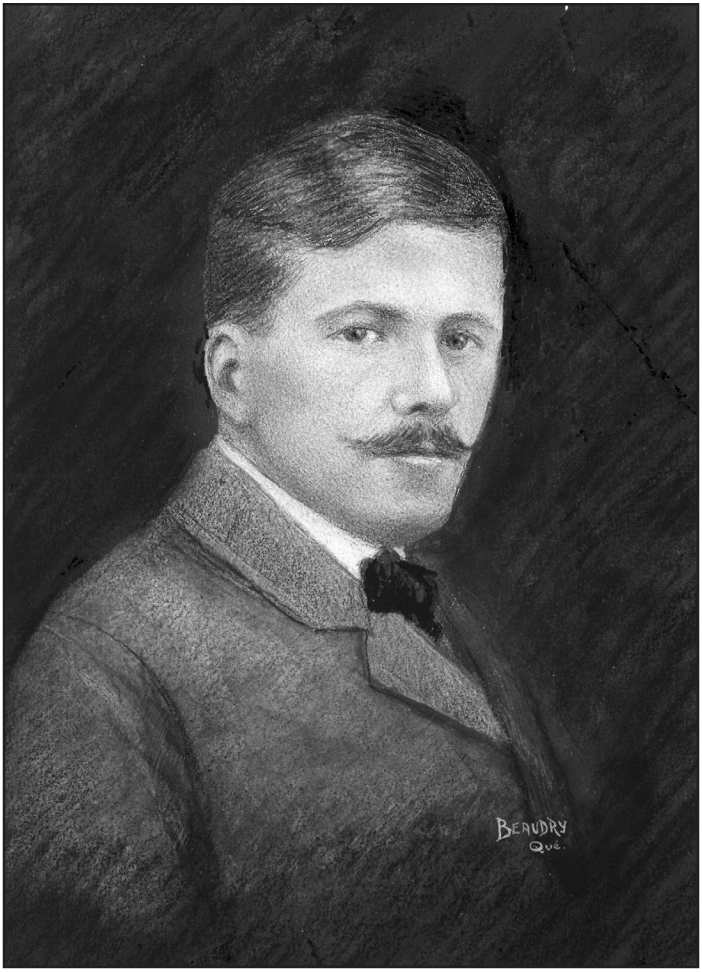
Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Louis Hémon

Maria Chapdelaine

Récit du Canada français

LES ÉDITEURS RÉUNIS



SHS-P2-S7-P10922

LOUIS HÉMON (1880-1913)

Portrait réalisé par Ludger Beaudry, Québec, et acheté par Alfred Ayotte en 1939.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Texte établi à partir du manuscrit original de Louis Hémon, conservé aux Archives de l'Université de Montréal.

Préface

À l'occasion de la sortie, en 2020, d'une nouvelle adaptation cinématographique de l'œuvre de Louis Hémon, on se rappelle du triste destin de l'auteur, mort heurté par un train le 8 juillet 1913 à Chapleau (Ontario), alors qu'il se rendait avec un compagnon australien faire la moisson dans l'Ouest. C'est cette année-là aussi qu'il a terminé la rédaction de *Maria Chapdelaine : Récit du Canada français*, dont il expédie une copie du manuscrit à sa sœur Marie, à déposer dans sa valise à Paris avec d'autres papiers, et une copie au journal parisien *Le Temps*. Le roman y paraîtra en feuilleton du 27 janvier au 19 février 1914.

Roman donc posthume, comme toutes les autres œuvres de l'écrivain d'origine brestoise, *Maria Chapdelaine* paraît en volume, d'abord à Montréal en 1916, grâce aux bons soins du sénateur-traducteur Louvigny de Montigny qui signe la préface canadienne, alors que la préface française est l'œuvre de l'académicien Émile Boutroux. Cette édition est enrichie de vingt-quatre fusains de l'artiste Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté (1869-1937). Déjà qualifié de « sorte de chef-d'œuvre » par le critique Ernest Bilodeau dans *Le Nationaliste* du 7 janvier 1917, le roman paraît en 1921 chez Grasset, inaugurant la prestigieuse collection « Les Cahiers verts », que dirige Daniel Halévy et qui fera la fortune de l'éditeur parisien. Celui-ci, en effet, orchestre alors une mise en marché propre à faire rougir, encore de nos jours, les spécialistes du marketing, ainsi que le montre Gabriel Boillat dans sa rigoureuse étude solidement appuyée sur des documents d'archives de l'éditeur

Bernard Grasset, « Comment on fabrique un succès : Maria Chapdelaine », publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* en 1974.

On sait la suite. Le roman connaît un succès retentissant, atteignant en quelques mois seulement des centaines de milliers d'exemplaires. Il est traduit en près de vingt-cinq langues et compte au-delà de cent soixante éditions parues un peu partout dans le monde. Des pièces de théâtre en ont été tirées et quatre réalisateurs, Julien Duvivier en 1934, Marc Allégret en 1950, Gilles Carle en 1983, et Sébastien Pilote en 2020, ont porté à l'écran l'histoire simple d'une jeune fille à peine âgée de seize ans, vivant dans une région récemment ouverte à la colonisation, qui doit, à la mort de sa mère, faire le choix d'un prétendant, aidée en cela par trois voix, dont celle « du pays du Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre ». Succès international, surtout après sa publication en France, œuvre majeure de la littérature québécoise, *Maria Chapdelaine* continue de susciter l'intérêt des lecteurs et lectrices du Québec et d'ailleurs. Depuis les fêtes qui ont marqué, en 1980, tant à Péribonka qu'à Brest, le centenaire de sa naissance, pas moins d'une vingtaine d'éditions ont paru au Québec seulement. C'est dire que ce roman fait partie de l'imaginaire collectif des Québécoises et Québécois, et qu'il est devenu un grand classique de la littérature universelle.

L'homme

Louis Hémon naît à Brest le 12 octobre 1880, mais passe son enfance à Paris, où son père fait carrière comme professeur de lycée, inspecteur d'académie et haut fonctionnaire. Il décide en 1903, après ses études en droit à la Sorbonne et son service militaire à Chartres, de

s'exiler à Londres, où il travaille comme secrétaire dans le commerce et où il collabore sporadiquement à un journal sportif parisien, *Le Vélo*, devenu *Le Journal de l'automobile* puis *L'Auto*. Il y publie une cinquantaine de récits, édités en 1982 sous le titre *Récits sportifs*, et plus de cent cinquante chroniques majoritairement consacrées à des compétitions sportives qu'il commente depuis Londres pour le compte des lecteurs parisiens, ce qui lui permet de côtoyer de grands athlètes, tant professionnels qu'amateurs, lui qui s'adonne à l'entraînement comme à une religion.

À Londres, il consacre aussi une grande partie de ses loisirs à l'écriture de nouvelles et de romans, qui ne paraîtront qu'à titre posthume, après la publication de *Maria Chapdelaine : La belle que voilà*, un recueil de nouvelles (1923), et trois romans : *Colin-Maillard* (1925), *Battling Malone, pugiliste* (1926) et *Monsieur Ripois et la Némésis* (1950), après que l'éditeur Grasset se fut assuré que la conduite de Monsieur Ripois, dans les rues de Londres, ne nuirait pas aux ventes de *Maria Chapdelaine*. René Clément portera ce dernier roman à l'écran en 1953, avec Gérard Philip dans le rôle-titre. Paraîtront en 1968 les *Lettres à sa famille*. Quant à l'édition annotée de ses *Œuvres complètes*, elle sera publiée en trois volumes chez Guérin littérature entre 1991 et 1995.

L'œuvre

C'est en consultant son récit de voyage au Canada, connu sous le titre *Itinéraire*, que Grasset a publié à tirage limité (50 exemplaires) pour son cercle d'amis en 1927, que l'on découvre le sens véritable de *Maria Chapdelaine*, roman que Hémon lui-même annonce d'ailleurs à l'éditeur parisien, à qui il a envoyé un extrait de son récit. Il est faux de prétendre, comme l'ont fait plusieurs critiques

québécois après la publication du roman en France, que Hémon a voulu, en isolant ses personnages à Péribonka-du-bout-du-monde, ridiculiser, voire dénigrer carrément ses habitants et, partant, tous les Canadiens français. Bien au contraire, lui qui, venu d'Angleterre en octobre 1911, croyait débarquer dans un pays du Dominion unilingue anglais, découvre plutôt Québec, la vieille ville, qui lui rappelle des villes de sa Bretagne natale, où la langue d'usage est non seulement le français, mais un français comme le parlaient ses parents et grands-parents. Et il dit, non sans enthousiasme, toute son admiration pour ces gens qui ont conservé, en dépit de leur abandon par leur mère patrie, son propre pays, il y a un siècle et demi, le parler de leurs pères. Aussi s'empresse-t-il, dans son étonnement, de rendre hommage à cette « race qui ne sait pas mourir », à son courage et à sa détermination. Car elle est pour lui un témoignage.

De plus, contrairement à ce qu'on a laissé croire, Hémon n'a jamais eu comme objectif de joindre sa voix (ou sa plume) aux tenants de l'agriculturisme et à cette idéologie qui voulait que « hors de la terre, il n'y a point de salut ». La preuve en est qu'il n'oppose pas, dans son roman, la ville, associée à l'enfer, et la campagne, identifiée au paradis, comme le répètent à satiété les romanciers de la terre ou de la fidélité. Malgré un bref séjour de six mois à peine au Lac-Saint-Jean, Hémon, fin observateur, a vraiment perçu le drame réel des Canadiens français, en opposant – et il est le premier à le faire – les sédentaires et les nomades. Lui que le bourru Claude-Henri Grignon accusera de nous avoir volé un chef-d'œuvre parmi nos souches a vite compris que, pour persister et se maintenir, une race a besoin d'occuper un territoire, de prendre feu et lieu ; c'est ce que font Eutrope Gagnon, par exemple, et aussi le père Chapdelaine, même si ce dernier a la réputation

de ne pas être capable de rester en place, au grand dam de son épouse Laura, même s'il a le goût d'émigrer plus loin quand les voisins viennent s'installer dans son entourage, ce qui semble le déranger considérablement.

Voilà ce qui explique le véritable choix de Maria. François Paradis, le coureur des bois, le nomade, que les vastes espaces appellent, et Lorenzo Surprenant, que les lumières des villes de l'exil ont attiré après qu'il eut vendu la terre de son père, ont tous deux refusé de s'engager pour assurer la survivance de la race. Seul Eutrope Gagnon, le jeune homme en tous points semblable aux autres, est resté fidèle au pays et à sa race. À ses destinataires français, ne l'oublions pas, Hémon fait une mise en garde quand il évoque l'échec de trois de ses compatriotes qui se sont improvisés colons, et corrige en quelque sorte les documents publicitaires que le gouvernement canadien fait circuler en France et à travers l'Europe pour attirer des immigrants sur son territoire. Ne devient pas habitant, dans le sens noble du mot, qui veut. Hémon n'a jamais caché la vérité quant aux qualités nécessaires pour réussir dans les pays de colonisation : force, endurance, courage, détermination sont essentiels pour réussir et triompher des mille et une difficultés rencontrées sur une terre souvent impitoyable, dans un pays souvent cruel, voire inhumain.

C'est sans doute ce qui a échappé à plus d'un commentateur de son roman. Avec *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon a voulu rendre hommage à la fidélité et à la valeur du peuple canadien-français. Il a aussi livré un message d'espoir en le mettant en garde contre les dangers qui menacent son existence même. N'est-ce pas ce que fait Maria, qui décide d'écouter les voix récurrentes dans les œuvres de Hémon, car ce sont les voix de la conscience, et de marcher sur les traces de sa mère, dont elle est le prolongement, en dépit des nuages qui planent, des

difficultés, des souffrances et des privations qui l'attendent ? Elle a délibérément choisi de vivre, en définitive, dans ce pays « où il lui était commandé de vivre ». Ce choix est difficile, pénible, déchirant, digne de cette femme généreuse, confiante en l'avenir. Quelle leçon de détermination, de courage et d'abnégation donne-t-elle pour garantir ce que le cinéaste Pierre Perrault a appelé la suite du monde !

Aurélien Boivin
Professeur émérite de littérature québécoise
Université Laval, Québec

Chapitre 1

Ite Missa est.

La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir.

Un instant plus tôt elle avait paru désolée, cette église juchée au bord du chemin sur la berge haute au-dessus de la rivière Péribonka[1] dont la nappe glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine. La neige gisait épaisse sur le chemin aussi, et sur les champs, car le soleil d'avril n'envoyait entre les nuages gris que quelques rayons sans chaleur, et les grandes pluies de printemps n'étaient pas encore venues. Toute cette blancheur froide, la petitesse de l'église de bois, la petitesse des quelques maisons de bois espacées le long du chemin, la lisière sombre de la forêt, si proche qu'elle semblait une menace, tout parlait d'une vie dure dans un pays austère. Mais voici que les hommes et les jeunes gens franchirent la porte de l'église, s'assemblèrent en groupes sur le large perron, et les salutations joviales, les appels moqueurs lancés d'un groupe à l'autre, l'entrecroisement constant des propos sérieux ou gais témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire.

Cléophas Pesant, fils de Thadée Pesant le forgeron, s'enorgueillissait déjà d'un habillement d'été couleur claire,

---

1. Lire *Péribonca.*

un habillement américain aux larges épaules matelassées ; seulement il avait gardé pour ce dimanche encore froid sa coiffure d'hiver, une casquette de drap noir aux oreillettes doublées en peau de lièvre, au lieu du chapeau de feutre dur qu'il eût aimé porter.

À côté de lui Égide Simard, et d'autres qui comme lui étaient venus de loin en traîneau, agrafaient en sortant de l'église leurs gros manteaux de fourrure qu'ils serraient à la taille avec des écharpes rouges. Des jeunes gens du village, très élégants dans leurs pelisses à col de loutre, parlaient avec déférence au vieux Nazaire Larouche, un grand homme gris aux larges épaules osseuses qui n'avait rien changé pour la messe à sa tenue de tous les jours : vêtement court de toile brune doublé en peau de mouton, culottes rapiécées, et gros bas de laine grise dans des mocassins en peau d'orignal.

— Eh bien, monsieur Larouche, ça marche-t-il toujours de l'autre bord de l'eau ?

— Pas pire, les jeunesses. Pas pire.

Chacun tirait de sa poche sa pipe et la vessie de porc pleine de feuilles de tabac hachées à la main et commençait à fumer d'un air de contentement, après une heure et demie de contrainte. Tout en aspirant les premières bouffées ils causaient du temps, du printemps qui venait, de l'état de la glace sur le lac Saint-Jean et sur les rivières, de leurs affaires et des nouvelles de la paroisse, en hommes qui ne se voient guère qu'une fois la semaine, à cause des grandes distances et des mauvais chemins.

— Le lac est encore bon, dit Cléophas Pesant, mais les rivières ne sont déjà plus sûres. La glace s'est fendue cette semaine à ras le banc de sable en face de l'île, là où il y a eu des trous chauds tout l'hiver.

D'autres commençaient à parler de la récolte probable, avant même que la terre se fût montrée.

— Je vous dis que l'année sera pauvre, fit un vieux, la terre avait gelé avant les premières neiges.

Puis les conversations se ralentirent et l'on se tourna vers la première marche du perron, d'où Napoléon Laliberté se préparait à crier comme toutes les semaines les nouvelles de la paroisse.

Il resta immobile et muet quelques instants, attendant le silence, les mains à fond dans les poches de son grand manteau de loup-cervier, plissant le front et fermant à demi ses yeux vifs sous la toque de fourrure profondément enfoncée ; et quand le silence fut venu il se mit à crier les nouvelles de toutes ses forces de la voix d'un charretier qui encourage ses chevaux dans une côte.

— Les travaux du quai vont commencer… J'ai reçu de l'argent du Gouvernement et tous ceux qui veulent se faire engager n'ont qu'à venir me trouver avant les vêpres. Si vous voulez que cet argent-là reste dans la paroisse au lieu de retourner à Québec, c'est de venir me parler pour vous faire engager vitement.

Quelques-uns allèrent vers lui ; d'autres, insouciants, se contentèrent de rire. Un jaloux dit à demi-voix :

— Et qui va être foreman à trois piastres par jour ? C'est le bonhomme Laliberté…

Mais il disait cela plus par moquerie que par malice, et finit par rire aussi.

Toujours les mains dans les poches de son grand manteau, se redressant et carrant les épaules sur la plus haute marche du perron, Napoléon Laliberté continuait à crier très fort.

— Un arpenteur de Roberval va venir dans la paroisse la semaine prochaine. S'il y en a qui veulent faire arpenter leurs lots avant de rebâtir les clôtures pour l'été, c'est de le dire.

La nouvelle sombra dans l'indifférence. Les cultivateurs de Péribonka ne se souciaient guère de faire rectifier les limites de leurs terres pour gagner ou perdre quelques pieds carrés, alors qu'aux plus vaillants d'entre eux restaient encore à défricher les deux tiers de leurs concessions, d'innombrables arpents de forêt ou de savane à conquérir.

Il poursuivait.

— Il y a icitte deux hommes qui ont de l'argent pour acheter les pelleteries. Si vous avez des peaux d'ours, ou de vison, ou de rat musqué, ou de renard, allez voir ces hommes-là au magasin avant mercredi ou bien adressez-vous à François Paradis, de Mistassini, qui est avec eux. Ils ont de l'argent en masse et ils paieront cash pour toutes les peaux de première classe.

Il avait fini les nouvelles et descendit les marches du perron. Un petit homme à figure chafouine le remplaça.

— Qui veut acheter un beau jeune cochon de ma grand'race ? demanda-t-il en montrant du doigt une masse informe qui s'agitait dans un sac à ses pieds.

Un grand éclat de rire lui répondit.

— On les connaît, les cochons de la grand'race à Hormidas. Gros comme des rats, et vifs comme des écureux pour sauter les clôtures.

— Vingt-cinq cents ! cria un jeune homme par dérision.

— Cinquante cents !

— Une piastre !

— Ne fais pas le fou, Jean. Ta femme ne te laissera pas payer une piastre pour ce cochon-là.

Jean s'obstina.

— Une piastre. Je ne m'en dédis pas.

Hormidas Bérubé fit une grimace de mépris et attendit d'autres enchères ; mais il ne vint que des quolibets et des rires.

* * *

Pendant ce temps les femmes avaient commencé à sortir de l'église à leur tour. Jeunes ou vieilles, jolies ou laides, elles étaient presque toutes bien vêtues, en des pelisses de fourrure ou des manteaux de drap épais ; car pour cette fête unique de leur vie qu'était la messe du dimanche elles avaient abandonné leurs blouses de grosse toile et les jupons en laine du pays, et un étranger se fût étonné de les trouver presque élégantes au cœur de ce pays sauvage, si typiquement françaises parmi les grands bois désolés et la neige, et aussi bien mises à coup sûr, ces paysannes, que la plupart des jeunes bourgeoises des provinces de France.

Cléophas Pesant attendit Louisa Tremblay, qui était seule, et ils s'en allèrent ensemble vers les maisons le long du trottoir de planches. D'autres se contentèrent d'échanger

avec les jeunes filles, au passage, des propos plaisants, les tutoyant du tutoiement facile du pays de Québec, et aussi parce qu'ils avaient presque tous grandi ensemble.

Pitre Gaudreau, les yeux tournés vers la porte de l'église, annonça :

— Maria Chapdelaine est revenue de sa promenade à Saint-Prime, et voilà le père Chapdelaine qui est venu la chercher.

Ils étaient plusieurs au village pour qui ces Chapdelaine étaient presque des étrangers.

— Samuel Chapdelaine qui a une terre de l'autre bord de la rivière, au-dessus de Honfleur, dans le bois ?

— C'est ça.

— Et la créature qui est avec lui, c'est sa fille, eh ? Maria…

— Ouais. Elle était en promenade depuis un mois à Saint-Prime, dans la famille de sa mère. Des Bouchard, parents de Wilfrid Bouchard de Saint-Gédéon…

Les regards curieux s'étaient tournés vers le haut du perron. L'un des jeunes gens fit à Maria Chapdelaine l'hommage de son admiration paysanne.

— Une belle grosse fille ! dit-il.

— Certain ! Une belle grosse fille, et vaillante, avec ça. C'est de valeur qu'elle reste si loin d'ici, dans le bois. Mais comment est-ce que les jeunesses du village pourraient aller veiller chez eux, de l'autre bord de la rivière, en haut des chutes, à plus de douze milles de distance, et les derniers milles quasiment sans chemin ?

Ils la regardaient avec des sourires farauds, tout en parlant d'elle, cette belle fille presque inaccessible ; mais quand elle descendit les marches du perron de bois avec son père et passa près d'eux, une gêne les prit ; ils se reculèrent gauchement, comme s'il y avait eu entre elle et eux quelque chose de plus que la rivière à traverser et douze milles de mauvais chemins dans les bois.

Les groupes formés devant l'église se dispersaient peu à peu. Certains regagnaient leurs maisons, ayant appris toutes les nouvelles ; d'autres avant de partir allaient passer une heure dans un des deux lieux de réunion du village : le presbytère ou le magasin. Ceux qui venaient des rangs, ces longs alignements de concessions à la lisière de la forêt, détachaient l'un après l'autre les chevaux rangés et amenaient leurs traîneaux au bas des marches de l'église pour y faire monter femmes et enfants.

Samuel Chapdelaine et Maria n'avaient fait que quelques pas dans le chemin lorsqu'un jeune homme les aborda.

— Bonjour, monsieur Chapdelaine. Bonjour, mademoiselle Maria. C'est un adon que je vous rencontre, puisque votre terre est plus haut le long de la rivière et que moi-même je ne viens pas souvent par icitte.

Ses yeux hardis allaient de l'un à l'autre. Quand il les détournait il semblait que ce fût seulement à la réflexion et par politesse, et bientôt ils revenaient et leur regard dévisageait, interrogeait de nouveau, clair, perçant, chargé d'avidité ingénue.

— François Paradis ! s'exclama le père Chapdelaine. C'est un adon de fait, car voilà longtemps que je ne t'avais vu, François. Et voilà ton père mort, de même. As-tu gardé la terre ?

Le jeune homme ne répondit pas ; il regardait Maria curieusement, et avec un sourire simple, comme s'il attendait qu'elle parlât à son tour.

— Tu te rappelles bien François Paradis de Mistassini, Maria ? Il n'a pas changé guère.

— Vous non plus, monsieur Chapdelaine. Votre fille, c'est différent ; elle a changé ; mais je l'aurais bien reconnue tout de même.

Ils avaient passé la veille à Saint-Michel-de-Mistassini, au grand jour de l'après-midi ; mais de revoir ce jeune homme, après sept ans, et d'entendre prononcer son nom, évoqua en Maria un souvenir plus précis et plus vif en vérité que sa vision d'hier : le grand pont de bois, couvert, peint en rouge, et un peu pareil à une Arche de Noé d'une étonnante longueur ; les deux berges qui s'élevaient presque de suite en hautes collines, le vieux monastère blotti entre la rivière et le commencement de la pente, l'eau qui blanchissait, bouillonnait et se précipitait du haut en bas du grand rapide comme dans un escalier géant.

— François Paradis… Bien sûr, son père, que je me rappelle François Paradis.

Satisfait, celui-ci répondait aux questions de tout à l'heure.

— Non, monsieur Chapdelaine, je n'ai pas gardé la terre. Quand le bonhomme est mort, j'avais tout vendu et depuis j'ai presque toujours travaillé dans le bois, fait la chasse ou bien commercé avec les sauvages du grand lac Mistassini ou de la Rivière-aux-Foins. J'ai aussi passé deux ans au Labrador.

Son regard voyagea une fois de plus de Samuel Chapdelaine à Maria, qui détourna modestement les yeux.

— Remontez-vous aujourd'hui ? interrogea-t-il.

— Oui ; de suite après dîner.

— Je suis content de vous avoir vu, parce que je vais passer près de chez vous, en haut de la rivière, dans deux ou trois semaines, dès que la glace sera descendue. Je suis icitte avec des Belges qui vont acheter des pelleteries aux sauvages ; nous commencerons à remonter à la première eau claire, et si nous nous tentons près de votre terre, au-dessus des chutes, j'irai veiller un soir.

— C'est correct, François ; on t'attendra.

Les aulnes formaient un long buisson épais le long de la rivière Péribonka ; mais leurs branches dénudées ne cachaient pas la chute abrupte de la berge, ni la vaste plaine d'eau glacée, ni la lisière sombre du bois qui serrait de près l'autre rive, ne laissant entre la désolation touffue des grands arbres droits et la désolation nue de l'eau figée que quelques champs étroits, souvent encore semés de souches, si étroits en vérité qu'ils semblaient étranglés sous la poigne du pays sauvage.

Pour Maria Chapdelaine, qui regardait toutes ces choses distraitement, il n'y avait rien là de désolant ni de redoutable. Elle n'avait jamais connu que des aspects comme ceux-là d'octobre à mai, ou bien d'autres plus frustes encore et plus tristes, plus éloignés des maisons et des cultures ; et même tout ce qui l'entourait ce matin-là lui parut soudain adouci, illuminé par un réconfort, par quelque chose de précieux et de bon qu'elle

pouvait maintenant attendre. Le printemps qui arrivait, peut-être… ou bien encore l'approche d'une autre raison de joie qui venait vers elle sans laisser deviner son nom.

* * *

Samuel Chapdelaine et Maria allèrent dîner avec leur parente Azalma Larouche, chez qui ils avaient passé la nuit. Il n'y avait là avec eux que leur hôtesse, veuve depuis plusieurs années, et le vieux Nazaire Larouche, son beau-frère. Azalma était une grande femme plate au profil indécis d'enfant, qui parlait très vite et presque sans cesse tout en préparant le repas dans la cuisine. De temps à autre elle s'arrêtait et s'asseyait en face de ses visiteurs, moins pour se reposer que pour donner à ce qu'elle allait dire une importance spéciale; mais presque aussitôt l'assaisonnement d'un plat ou la disposition des assiettes sur la table réclamaient son attention, et son monologue se poursuivait au milieu des bruits de vaisselle et de poêlons secoués.

La soupe aux pois fut bientôt prête, et servie. Tout en mangeant les deux hommes parlèrent de l'avancement de leurs terres et de l'état de la glace de printemps.

— Vous devez être bons pour traverser à soir, dit Nazaire Larouche, mais ce sera juste et je calcule que vous serez à peu près les derniers. Le courant est fort au-dessous de la chute, et il a déjà plu trois jours.

— Tout le monde dit que la glace durera encore longtemps, répliqua sa belle-sœur. Vous avez beau coucher encore icitte à soir tous les deux, et après souper les jeunes du village viendront veiller. C'est bien juste que Maria ait encore un peu de plaisir avant que vous ne l'emmeniez là-haut dans le bois.